

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrage avec fournitures annexé au présent numéro (1)

SAC DE THÉÂTRE

Fournitures jointes à ce numéro : Satin bleu dessiné, coton plat M F A, rose ancien, 3 tons; vert, 2 tons; vieil or, 3 tons, coton perlé blanc, luciole blanc, échantillon.

Peut-être n'avez-vous pas toutes l'occasion d'aller au théâtre, mais si le sac élégant que je vous envoie, ne sert pas pour votre jumelle, il sera charmant pour toutes vos réunions, il est de tons assez doux pour s'harmoniser avec toutes les toilettes; si cette dernière est un peu sombre, il lui donnera une note gaie très heureuse.

Les deux branches de bruyère sont brodées au point lancé, de cinq tons de coton plat rose ancien, les arbres se font au point de bouclette vert clair, le gazon et les quelques plantes sont au point de tige, en vert plus foncé, les animaux brodés de vieil or ressortent bien sur le fond clair, les bois du cerf sont vieil or foncé. La partie supé-



rieure du sac est garnie de croisillons en coton perlé blanc; chaque carré est retenu par un point croisé rose pâle, entouré d'un petit cercle de points de nœud en luciole blanc. Au milieu de chaque carré, vous ferez encore un autre point de nœud, mais beaucoup plus gros.

L'effet de cette broderie est charmant et ne vous donnera aucune peine. Après avoir doublé le petit sac avec du satin, ou un léger taffetas blanc, posez quelques anneaux à environ 2 centimètres du bord et passez-y une cordelière de soie ou un ruban.

Pour rendre le petit sac plus élégant, vous pouvez au bas garnir la partie arrondie d'un petit effilé de soie.

(1) Cet ouvrage, avec toutes les fournitures nécessaires pour son exécution est envoyé aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition 15 fr. 50 par an (Étranger : 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

Petit tampon.

Pour votre grande cousine, voici un petit tampon qui trouvera sa place sur son petit bureau.

Il est en moire ivoire, avec, de-ci, de-là, quelques petites branches de feuillage vert roux et vert lumière; des paillettes posées en rivière forment bordure et dans les angles, un semis de paillettes or.

Quelques petites fleurs en rococo rose complètent d'ornementation de ce délicat bibelot.

Il n'y aura qu'à le monter sur un tampon de bois.

Coussin Louis XVI.

— Tante Patience, pour l'amie de maman, qu'est-ce que je pourrais bien faire, elle a tant de choses déjà et de si jolies! Je suis bien embarrassée, c'est vrai, tu sais.

— Je crois, ma fillette, qu'un coussin sur moire n'est jamais mal accueilli.

Son salon est Louis XVI n'est-ce pas?

— Je ne sais pas au juste, mais il y a des nœuds comme ce dessin.

— J'allais te proposer de le faire; sur une moire ivoire vieillie, par exemple, il sera d'un très heureux effet.

Toutes les rayures sont couvertes d'un ruban d'or à plat et fixé de chaque côté par quelques petits points de part en part. Toutes les fleurettes sont en rococo, bleu, rose et jaune ombré, les feuilles sont en soie d'un ton vert clair en point de bouclettes.

Le coussin sera doublé de satin vert pâle, et bordé d'une cordelière Louis XVI.

Cadre six vues.

— Simone m'a demandé un cadre peu difficile à faire, avec beaucoup de

vues. Celui-ci convient-il à ma jeune artiste?

— Oh! que c'est gentil; j'y mettrai papa, maman, Germaine, Monique, Christiane et puis moi, quand j'aurai les photographies, et je ferai ainsi une surprise à bonne-maman!

— Bien, mignonne, tu le feras sur taffetas vénitien. Entre chaque ouverture, tu feras de petites fleurettes au point de bouclette mauve en deux tons de soie, cœur au point de nœud. Les petites feuilles sont en point lancé en deux tons de vert. Tout le long du cadre court un fil d'or, qui relie les motifs entre eux.

Chaque vue est bordée d'un petit galon d'or ainsi que le tour du cadre. Ce

cadre est de petites dimensions, il mesure tout terminé $24 \times 6 \frac{1}{2}$.

Porte-thermomètre.

— Tante Patience, j'ai cassé mon thermomètre. Ce matin je l'ai cogné, et paf! il s'est cassé!

— Eh bien, je dirai presque tant mieux; en voilà un bien plus joli, tout en moire vert pâle avec broderie rococo vert roux deux tons pour les feuilles et tiges en point de tige vert, ceci formant encadrement. Aux angles, deux couronnes s'entrelacent, l'une est tout en rococo, l'autre mi-rococo mi fil d'or juxtaposés.

Enfin, pour terminer et cacher les bords du thermomètre lui-même, une rangée de paillettes d'or cousues les unes à côté des autres.

Voilà, Simone, le malheur réparé sans larmes et sans regrets.

— Oh! merci, merci, tante Patience.

Rouleau de fauteuil.

— Pour

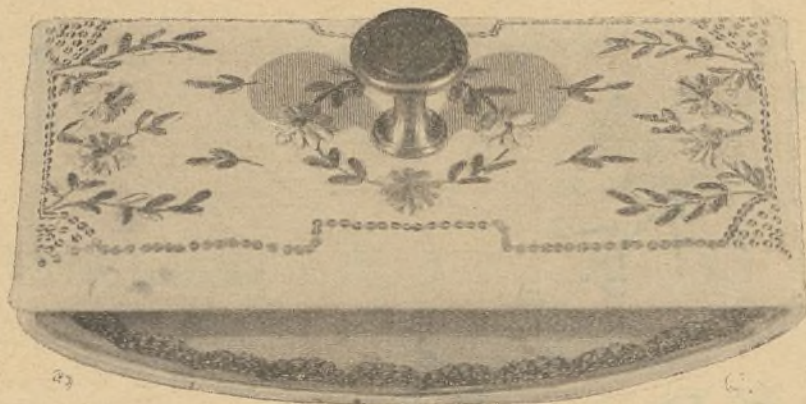


Fig. 1. — Tampon-buvard. Planche n° 1.
Échantillonné avec fournitures : 1 fr. 75.
Tampon seul : 3 fr. 50.

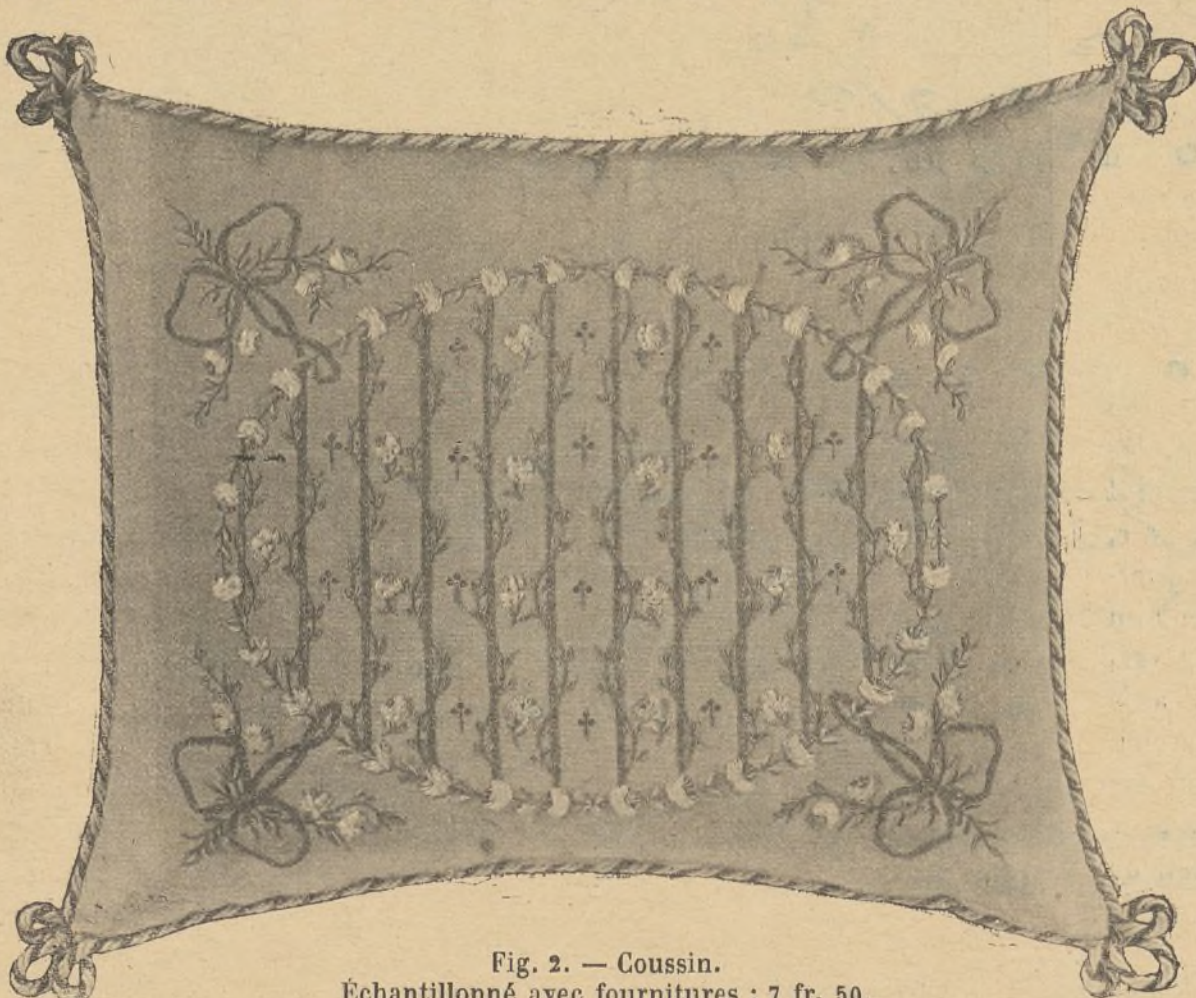


Fig. 2. — Coussin.
Échantillonné avec fournitures : 7 fr. 50.
Doublure et cordelière : 3 fr. 75.

Germaine, je crois, ce rouleau de fauteuil?
— Oui, tante Patience, oh! c'est bien fragile, pourvu que je ne le défraîchisse pas en le faisant.

cuter, et je m'empresse de vous le montrer; seulement, je vous préviens qu'il n'y a pas de bonbons dedans. Mais comme vous êtes des petites per-

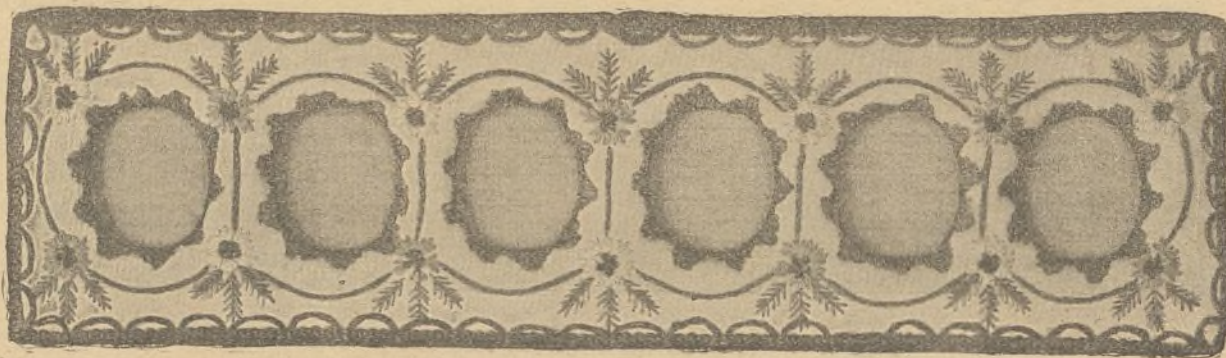


Fig. 3. — Cadre à six vues. Échantillonné avec fournitures : 3 fr. 75. Tout fait : 18 fr.

— Tu en seras quitte pour ne pas y travailler en mangeant des confitures.

Il est en satin blanc. Le dessin se compose de 3 losanges mis l'un au bout de l'autre, en rococo vert et roux, avec ligne médiane au point de tige en soie verte, et petites graines au point de graine en vert également.

A l'intérieur de chaque losange, un délicat motif composé de branches de fleurs retenues par un nœud de ruban au passé en 2 tons de bleu. Les feuilles sont en rococo vert lumière et vert bleu, tiges en soie vertes, roses en 2 tons de rococo rose, et passé plat soie rose. Je te signale ici une particularité, c'est que dans les roses le cœur seul est en rococo, tandis que les pétales, qui sont bien ouverts, sont en passé plat, ce qui donne un plus joli relief à la fleur.

De chaque côté de ces losanges, 2 lignes droites formées de 2 rangées de petites paillettes et une guirlande de petits feuillages en un ton de rococo vert.

Pour le montage, tu réuniras en une couture, à petits points, les deux extrémités du tissu, de façon que les deux parties du dessin se raccordent. Un petit coussinet intérieur, rempli de capok et fait au préalable, sera glissé dans l'intérieur du coussin, qui sera ensuite fermé des deux côtés et serré par une cordelière d'or munie de deux glands.

A chaque extrémité du satin, tu mettras une petite dentelle d'or.

Bonbonnière ou boîte à bijoux en acajou.

— J'ai découvert un bibelot charmant sortant des bonbonnières que vous avez l'habitude d'exé-

sonnes raisonnables, vous admirerez seulement le travail.

La broderie est exécutée sur moire ivoire. Trois rosaces sont faites d'un fond quadrillé en fil d'or, le cœur est au passé en soie terre cuite claire, serti de vert pâle; les rayons, vieux bleu, au point lancé; le tour au point de Boulogne avec un brin de soie vieux bleu. Je vous rappelle que le point de Boulogne se fait en tendant un brin de soie à la fois et en le fixant sans le tirer tous les 3 millimètres par un point transversal.

Le motif central est au passé en 3 tons de soie terre cuite, le plus foncé vers le cœur; celui-ci est vert pâle, serti d'un fil d'or. Les petits triangles, entre les rosaces, sont au passé empiétant en 3 tons de vert. Tous les motifs sont serts d'un fil d'or.

La broderie est enchâssée dans un cercle de cuivre martelé, tenu par de petits clous dorés, dans lequel sont incrustés des perles de couleur. Enfin, la boîte elle-même est en acajou et peut servir, toute finie, à différents usages.

Sachet « les Œillets ».

— Et toi, Monique, tu ne dis rien, n'as-tu pas aussi le désir de faire quelque chose pour une petite amie?

— Si, petite tante, seulement je voudrais bien utiliser ce morceau de satin bleu ciel que maman m'a donné.

— Fais voir ton satin, ma chérie. Voyons, cherchons! Qu'est-ce que tu pourrais bien faire? Veux-tu un sachet?

— Oui, mais je ne sais pas quoi broder dessus.

— Bah! nous allons bien trouver; tiens, voilà une branche d'œillets. Te plaît-elle?

— Oui, oui, tante; grâce à toi, je vais faire quelque

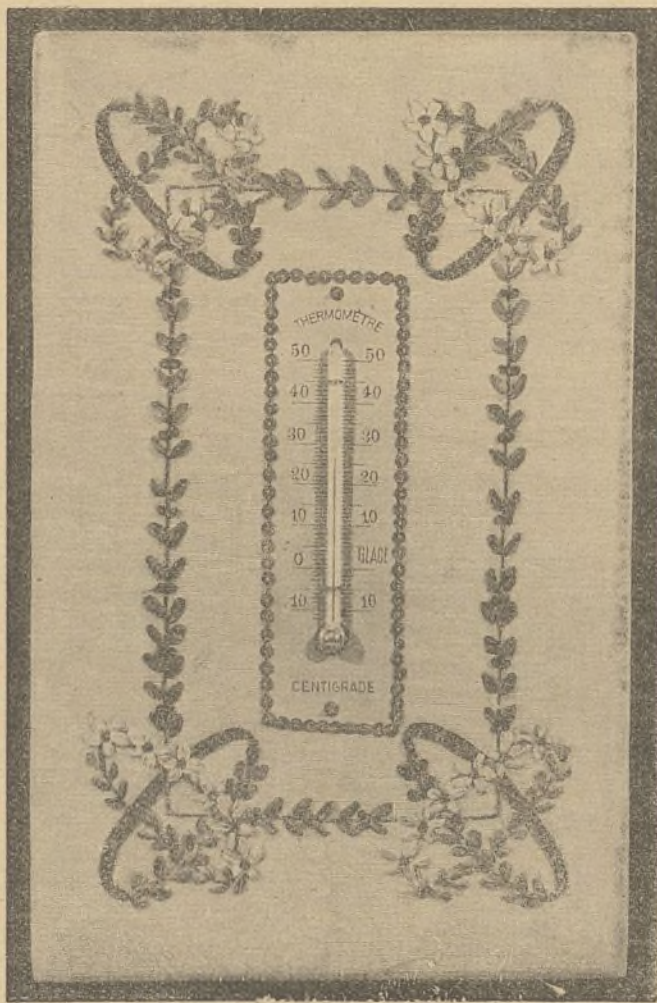


Fig. 4. — Thermomètre. Planche n° 4.
Échantillonné avec fournitures : 2 fr. 50.
Le thermomètre seul : 2 fr.

chose aussi; explique-moi, s'il te plaît, comment je dois faire.

— Les œillets seront au passé évidé en 4 tons de soie rose et brodés de façons différentes; l'un, par exemple, est nuancé avec les trois tons plus clairs; l'autre, en 4 tons, etc. Mais ils doivent toujours être exécutés de manière à ce que les pétales les plus clairs partent directement du calice et forment le cœur de la fleur.

Les boutons d'œillets sont traités dans le même esprit, mais avec un seul ton de rose.

Le calice de chaque fleur est en passé évidé et passé plat 2 tons de vert; les tiges, 1 ton vert; les grandes feuilles souples et allongées, en passé empiétant 2 tons.

Une fois la broderie terminée, il n'y aura qu'à replier tout autour le satin, coudre une couche d'ouate parfumée, posée bien également tout le long et

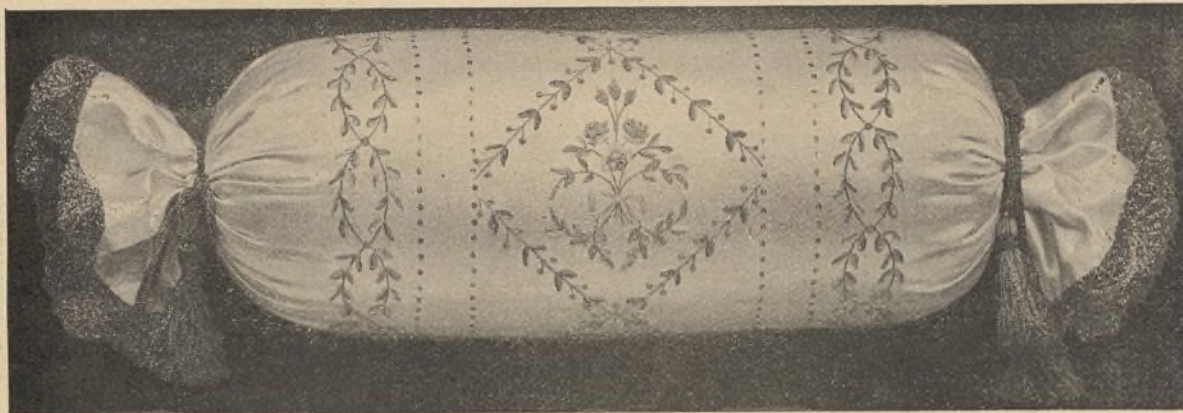


Fig. 5. — Rouleau de fauteuil. Planche n° 3.
Échantillonné avec fournitures : 4 fr. 75. Garniture : 2 fr. 75.



Fig. 6. — Boîte à bijoux. Planche n° 5.
Échantillonnée avec fournitures : 1 fr. 75.
La boîte d'acajou : 5 fr. 25.



Fig. 7. — Sachet à mouchoirs. Planche n° 2. Échantillonné avec fournitures : 3 fr. 75. Doublure et garniture 5 : fr. 75.

recouvrir celle-ci de satin blanc dont les bords, repliés aussi, seront fixés à petits points au satin bleu.

Tout autour, une valenciennes sera légèrement froncée.

Un nœud de dentelle ornera un angle,

et la tête de celle-ci, tout autour, disparaîtra sous un petit galon soyeux. Le sachet, replié en deux, sera un charmant cadeau.

Écran à bougies ou à lampe électrique.

— Il n'y a que toi, Christiane, qui ne dis rien, pourquoi?

— Tante Patience, je n'ai plus que 46 sous dans ma bourse, alors, je n'aurai jamais assez pour acheter quelque chose.

— Ne te désole pas, mignon-ne; si, avec tes 2 fr. 80 tu n'as pas suffisamment, tante Patience t'aidera, mais ne sois pas chagrine.

Que dirais-tu de ce petit abat-jour dessiné sur linon? S'il te

convient, il est à toi, prends-le, et tu le feras en broderie anglaise pour le feuillage et en anglaise à brides pour les grands motifs qui serpentent.

— Quel bonheur, que je suis contente! ma bonne tante, je vais t'embrasser pour la peine.

— Je vais t'expliquer comment on fait la broderie anglaise à brides. Il faut d'abord passer un point tout autour du motif, comme pour l'anglaise ordinaire. Au pied de chaque bride, il faut lancer le fil sur l'autre bord du motif, revenir, retourner et faire ensuite la bride elle-même à points de cordonnet très serrés les uns contre les autres, de façon que les brides soient bien fermes. Revenue au pied de la bride, il faut continuer les points devant jusqu'au pied de la bride suivante et ainsi de suite.

Lorsque tout ce travail est terminé, il n'y a plus qu'à couper le tissu en dessous des brides, à le rentrer comme pour l'anglaise ordinaire et à cordonner le bord.

— Tante Patience, faut-il coudre l'étoffe avec les brides?

— Non, ma petite amie, puisque tout doit être ajouré.

— Bien, merci, tante.

— Pour le montage, il faudra tendre bien proprement une petite carcasse en soie ton mandarine,



Fig. 8. — Écran à bougies ou à lampe électrique.
Planche n° 6.
Échantillonné avec coton : 1 fr. 25. La carcasse seule : 1 fr.
Garniture : 3 fr. 75.

— Cela dépend de la forme.

— Oh! ça m'est égal, pourvu que j'en aie un.

par exemple, puis tendre la broderie sur cette soie, et mettre tout autour un petit ruché de mousseline de soie blanche au milieu de laquelle serpentera une mignonne guirlande de petites roses assorties au transparent avec de toutes petites feuilles vertes.

Coussin lingerie.

— Tante Patience, je voudrais bien te demander quelque chose, mais je n'ose pas?

— Ce doit être bien terrible alors! Quelle timidité subite!

— Je voudrais faire un coussin lingerie, tu nous en as déjà tant donné de si jolis que tu n'as peut-être plus rien sous la main.

— En voici un en forme de cœur, il est tout dessiné sur linon de fil.

— Tant mieux, c'est du travail en moins. Tu feras la broderie de la façon suivante : le nœud tout au plumetis, ainsi que les pois à l'intérieur du médaillon, toutes les fleurs à l'anglaise ordinaire et les arabesques du tour au point de cordonnet. Le coussin est monté en taie bordée d'une dentelle de fil.

Un coussin de satin rose glissé à l'intérieur de la taie, et voilà le coussin de mandé, mademoiselle Germaine!

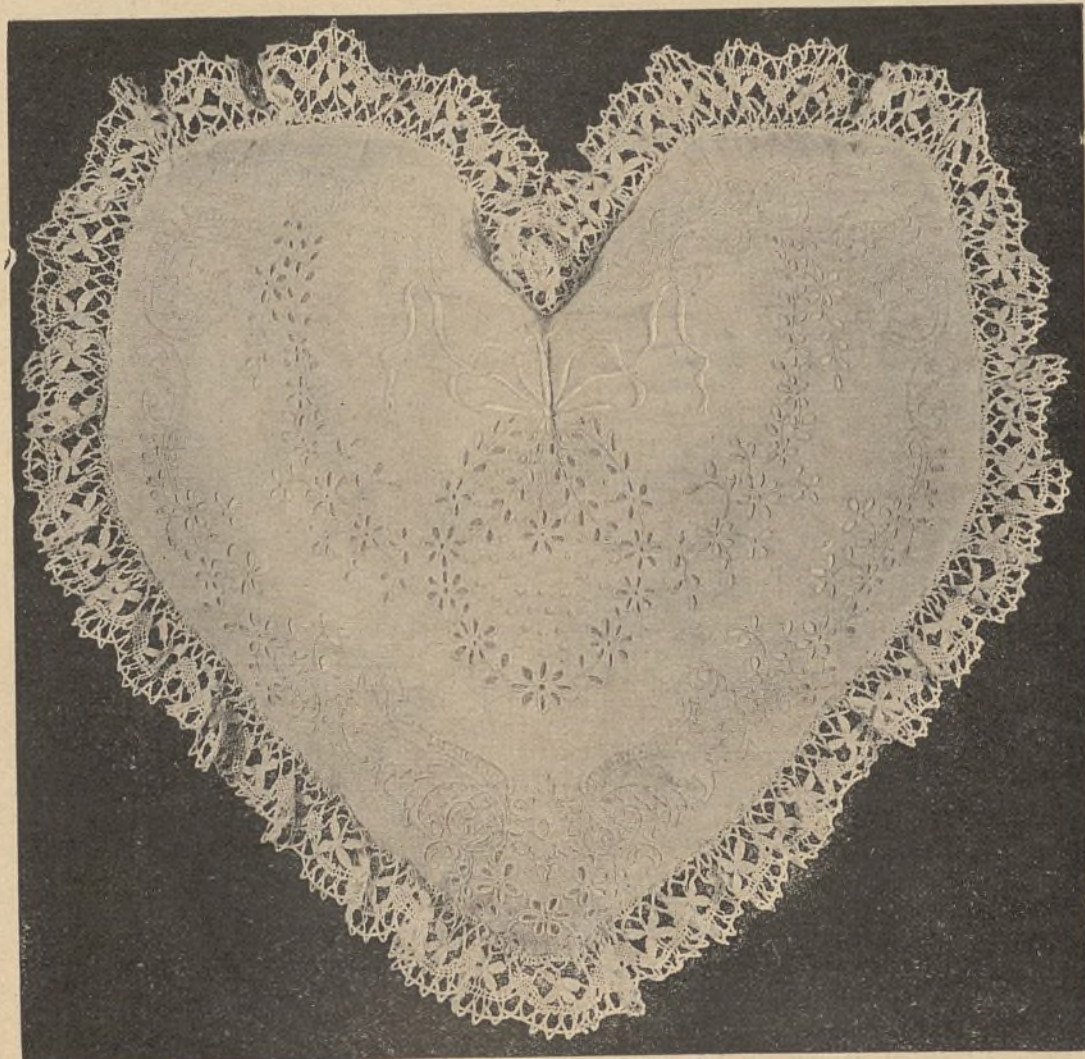
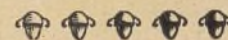


Fig. 9. — Coussin lingerie en forme de cœur.
Dessiné et échantillonné avec coton : 3 fr. 25. Satin : 2 fr. 50.
Dentelle : 0 fr. 95 le mètre.



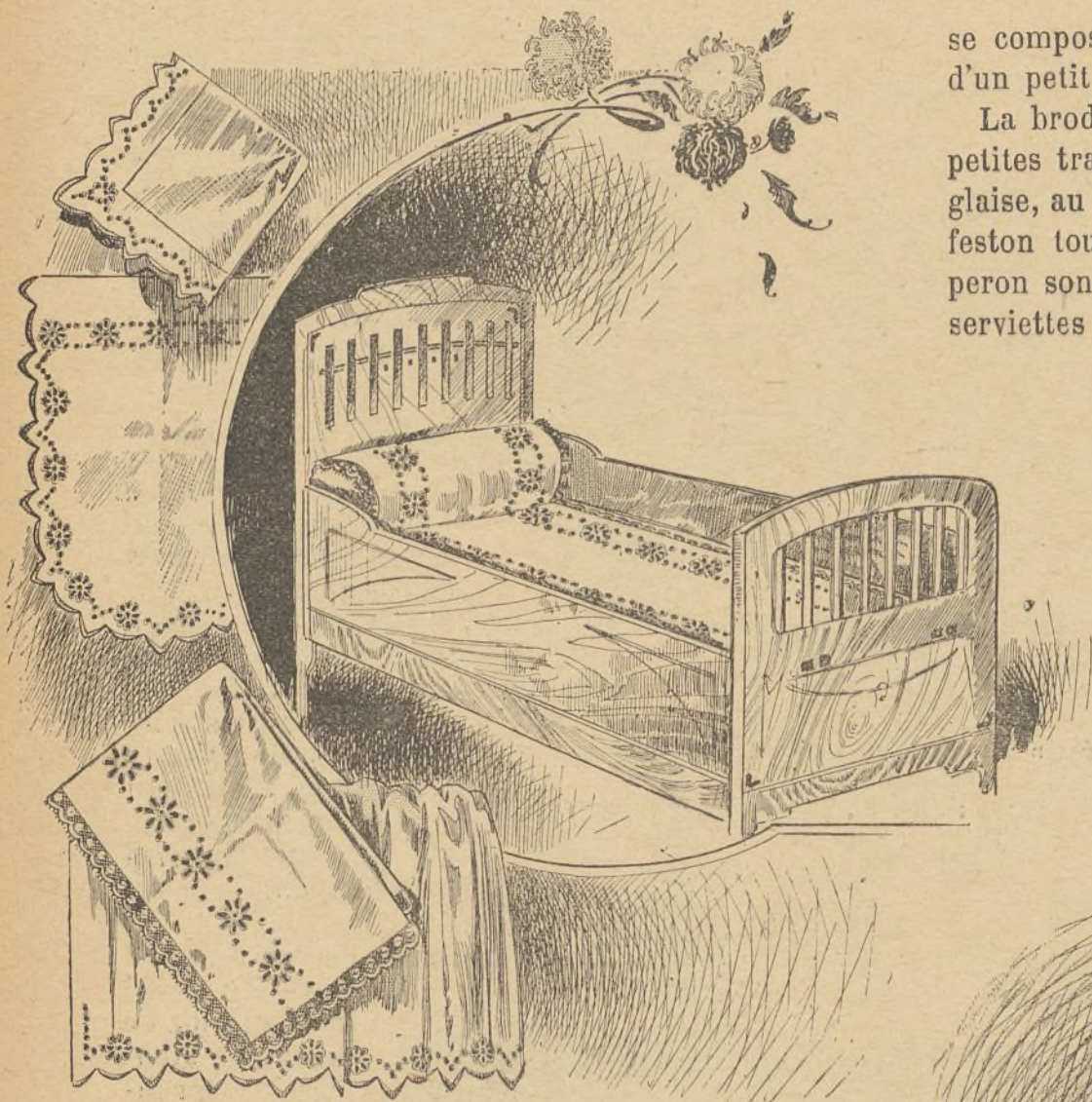


Fig. 1. — Garniture de lit pour Frisette.
Les 5 pièces dessinées avec coton et dentelle : 12 fr. 50.

Pour Frisette.

Deux jolies nouveautés.

Mes petites amies, puisque vous avez fait un si gracieux accueil aux petits trousseaux de poupée et que maintenant vos Frisette sont équipées de pied en cap, j'ai fait préparer, à votre intention, deux nouveautés charmantes.

Voici d'abord un dessus de lit, un couvre-édredon, une taie d'oreiller et deux draps pour le lit de Frisette. Le tout brodé en anglaise.

Un dessin très peu chargé, juste une bordure, vous engagera à exécuter toute la garniture sans vous lasser.

L'autre gravure représente un service à thé pour les jours de réception, lorsque Frisette et leurs mamans voudront « prendre le thé » comme de grandes personnes.

Le service, dont je vous donne ici la reproduction,

se compose d'une nappe à thé de six serviettes et d'un petit fond de plateau en toile.

La broderie est d'une simplicité qui plaira à mes petites travailleuses; un médaillon de broderie anglaise, au centre; au bord, un motif de ci de là et un feston tout autour. Les serviettes et le petit napperon sont exécutés dans le même esprit, mais les serviettes sont ornées dans un angle seulement.

Ainsi, mes petites amies, demandez à vos mamans, toujours désireuses de vous voir contentes, de vous offrir l'une ou l'autre garniture pour Noël.

Je les tiens à votre disposition et j'espère que vous serez satisfaites de voir vos jolies poupées si luxueusement installées grâce à votre art.

Cousine CLAIRE.



Fig. 2. — Service de table pour Frisette.
Le service (nappe, 6 serviettes et fond de plateau) dessiné avec coton : 6 fr. 50.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

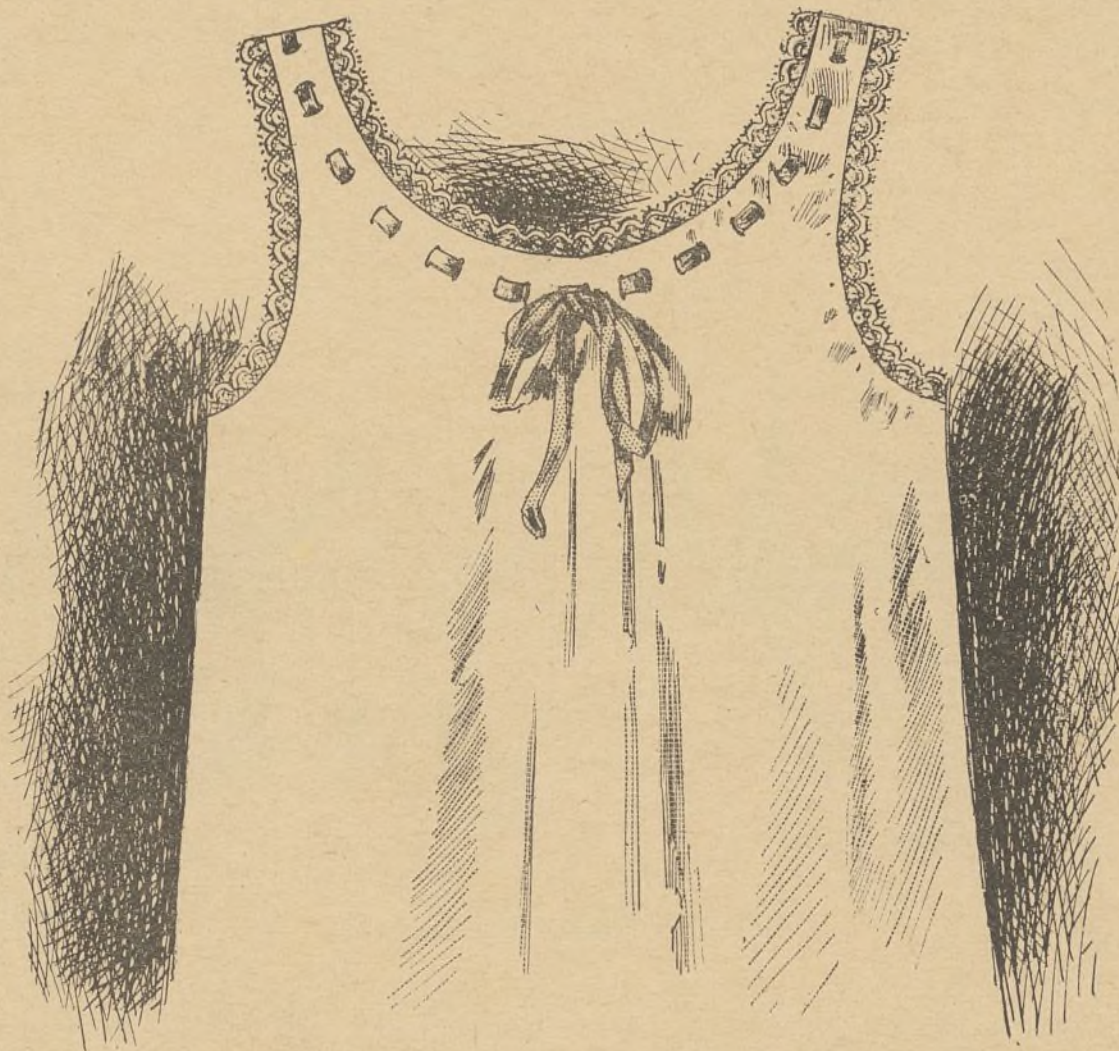
CHEMISE DE JOUR POUR FILLETTE DE 10 ANS

— Tante Patience, j'ai un beau morceau de nansouk assez serré, que maman m'a donné, qu'est-ce que je pourrais bien en faire? J'ai déjà fait, l'autre fois, une chemise de nuit.

— Veux-tu faire une chemise de jour? Je vais te donner un patron d'une forme très simple. Voyons

— Qu'est-ce que c'est que des points de modiste, tante Patience?

— Des grands points énormes, parce que les modistes doivent à peine toucher aux tissus pour ne pas enlever le cachet à leur travail. Mais revenons à notre chemise.



d'abord si tu auras assez de tissu, il en faut pour cela 1^m,80 en 80 de large.

— Attends, tante Patience, je vais le mesurer : 1 mètre, plus encore 1 mètre. Oh! j'ai 2 mètres, cela ira très bien, seulement je ne sais pas la couper.

— Mais si, tiens, tu vas voir; ton patron est en deux parties, le dos et le devant. Chaque partie sera à couper double une fois, milieu droit fil sans couture.

— Pour cela, tu prends ton tissu, que tu plies bien soigneusement en deux parties, tu poses ton patron dessus, tu l'épingles pour qu'il ne bouge pas et voilà, tu coupes tout autour en laissant 1 centimètre. Une fois ta chemise coupée, tu réunis le dos et le devant par une couture rabattue faite à petits points. Il ne faut pas, dans la lingerie, faire des points de modiste.

Dans le bas, tu traceras un ourlet de 4 centimètres, en mesurant de distance en distance pour qu'il soit bien droit, tu coudras ensuite cet ourlet à points de côté.

A l'encolure et aux emmanchures, tu coudras à points de surjet une dentelle Valenciennes en la faisant froncer légèrement sous le doigt.

La chemise sera boutonnée sur l'épaule, il faudra donc faire une bouttonnière, c'est plus solide qu'une bride, et coudre de l'autre côté, en regard, un bouton.

Enfin, si tu veux enjoliver ta chemise, tu peux tracer toi-même des bouttonnières hautes de 2 centimètre senviron et, lorsqu'elles seront faites, tu passeras un ruban dedans, que tu noueras au milieu du devant.



LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

(Suite.)



— Pourquoi ris-tu, oncle Fred?
— Parce que je vous vois vous préparer pour une longue promenade et que nous n'irons pas loin.

— Tu ne nous emmènes pas?
— Que si! mais, comme je viens de vous le dire, je ne vous emmène pas faire un long voyage.

— Où allons-nous?
— Explorer la place de la Concorde.

— C'est vrai?
— Très vrai.
— Il y a des choses à voir place de la Concorde?

— Oui, et aussi des choses à se rappeler que vous ne savez probablement pas et qu'il est bon que je vous raconte.

— Des choses de la Révolution? J'en sais déjà beaucoup, oncle Fred.

— Tant mieux, Jacques, tu me rappelleras celles que j'oublierais.... Voyez, nous voici déjà arrivés. Je ne vous trompais pas en vous disant que nous n'irions pas loin. Qu'apercevez-vous au milieu de la place?

— Une fontaine.

— Non, la fontaine n'est pas au milieu, elle est symétrique à une autre que vous voyez de l'autre côté du monument dont je veux vous parler.

— Ah! je sais, oncle Fred, c'est l'obélisque.

— Le quoi?

— L'obélisque, mademoiselle Simone. Voici une interrogation qui prouve que tu n'as pas souvent entendu prononcer ce nom-là.

— C'est la première fois, oncle Fred.

— Moi aussi.

— Moi aussi.

— Alors il n'y a que Jean d'érudit à ce que je vois. Il doit savoir, dans ce cas, ce que c'est que l'obélisque?

— C'est un monument d'une seule pierre.

— Oui, mais d'où vient-il? Pourquoi est-il ici? Personne n'en sait rien?

Je vais alors vous raconter son histoire.

Cet obélisque, que vous voyez maintenant au milieu de la place de la Concorde et qu'on appelle l'obélisque de Louqsor, était autrefois dans le petit village de Louqsor. Il marquait, avec un autre semblable, l'entrée du palais de Rhamsès III.

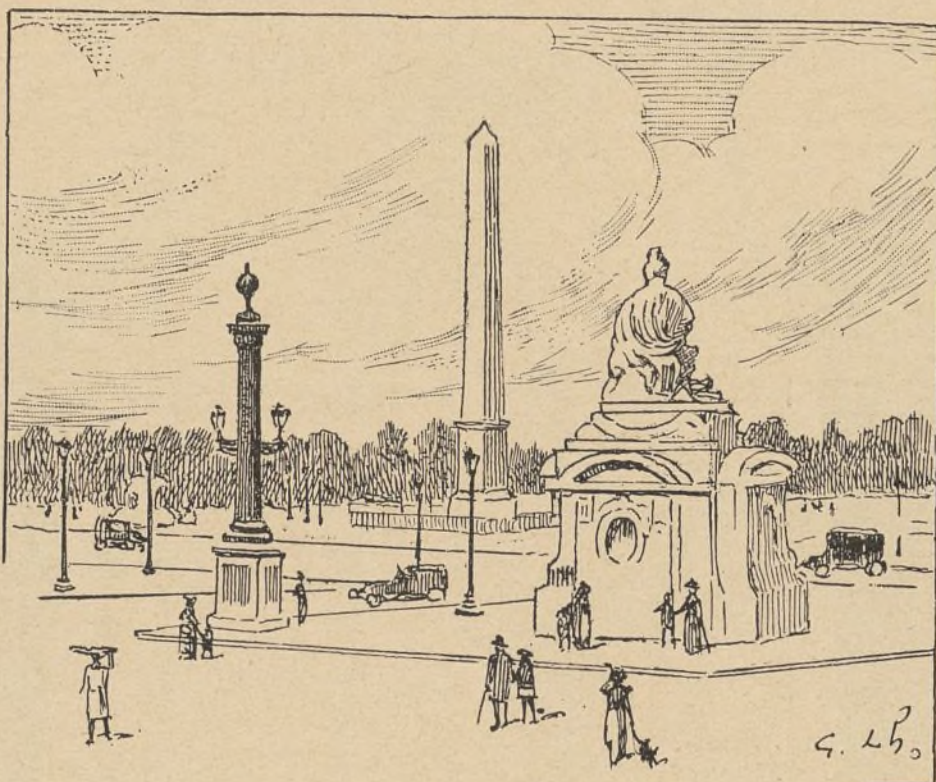
L'obélisque ayant été offert au roi de France par le pacha d'Egypte, un navire nommé «Le Louqsor» fut construit à Toulon tout exprès pour son transport, car ce n'était pas une mince besogne que celle de faire voyager cet énorme bloc de pierre.

Le navire, par la voie du Nil, arriva jusqu'à Louqsor. Un ingénieur, M. Lebas, dut inventer tout un système d'appareils

pour coucher le monolithe. L'opération réussit et, en l'an 1831, l'obélisque, qui était resté des milliers d'années debout à la même place, commença son voyage.

— Des milliers d'années, oncle Fred?

— Mais oui, la légende dit que Moïse a dû le voir debout, en Egypte, car, vers 1560 avant l'ère chrétienne, époque où Rhamsès III commença de régner, le législateur des Hébreux avait onze ans. Voilà donc notre obélisque en route, pour la première fois de sa vie; il traverse la Méditerranée, passe le détroit de Gibraltar, longe les côtes de France, remonte la Seine et arrive à Paris. Là, il fallut inventer d'autres systèmes pour l'ériger sur le socle qui l'attendait au milieu de la place de la Concorde. Quand nous nous approcherons, tout à l'heure, vous pourrez voir, sur ce socle, les dessins des appareils imaginés, à cet effet, par l'ingénieur Lebas. On raconte, sur ce



Un coin de la place de la Concorde.

dernier, un trait d'héroïsme très impressionnant.

— Lequel, oncle Fred?

— Celui-ci : Pendant que des câbles, tendus jusqu'à la dernière limite, soulevaient l'énorme masse de pierre, l'ingénieur s'était placé juste au-dessous du monolythe, de manière à être complètement écrasé si, par suite d'une erreur dans ses calculs, les câbles s'étaient rompus.

— Ah ! je n'aurais jamais eu le courage de faire cela ! Pense, oncle Fred, si l'obélisque était retombé...

— L'ingénieur aurait été tué sur le champ, mais il eût préféré cette mort effroyable à un accident qu'il considérerait comme un déshonneur pour lui.

— Quel courage !

statues posées sur les pavillons encadrant la place ?

— Les plus grandes villes de France.

— C'est cela, il y en a huit : Lyon, Marseille, Bordeaux, Rouen, Nantes, Lille, Brest et enfin Strasbourg, toujours pieusement ornée de couronnes.

— Quels sont ces grands bâtiments en face de nous, oncle Fred ?

— L'ancien garde-meuble et l'actuel Ministère de la Marine, dus à l'architecte Gabriel qui, sous Louis XV, fut chargé de dessiner et de construire la place « Louis XV », ainsi appelée à l'origine.

— Elle ne remonte pas plus loin que le dix-huitième siècle ?



La place Louis XV et les façades de l'architecte Gabriel.

— De près, vous verrez que les quatre faces de l'obélisque sont couvertes d'hiéroglyphes admirablement gravés.

— Ont-ils une signification, oncle Fred ?

— Certainement. Ceux qui savent les déchiffrer y retrouvent des inscriptions consacrées à Rhamsès II et à Rhamsès III.

— Quelle hauteur peut-il avoir cet obélisque, oncle Fred ?

— 22 mètres. Et savez-vous combien il pèse ? Vous n'en avez aucune idée ? Environ 220.000 kilogrammes. C'est un poids, hein ?

— Pourquoi l'a-t-on mis au milieu de la place de la Concorde ?

— Pour lui faire honneur, la place de la Concorde étant considérée comme la plus belle de Paris.

Savez-vous maintenant ce que représentent les

— Non, mes enfants. Sa création date de l'année 1748. Vous savez comment, à cette époque, Louis XV tomba malade à Metz et comment son peuple implora le ciel pour son rétablissement. Il guérit, le *Bien-Aimé*, et en accomplissement d'un vœu qu'il avait fait pendant sa maladie, il commença l'édification du Panthéon. De son côté, le conseil de la Ville de Paris vota à son roi une statue équestre dont Louis XV désigna lui-même l'emplacement entre le fossé qui termine notre Jardin des Tuileries et le quai qui borne la rivière.

De l'avis de tout le monde, le lieu paraît singulièrement choisi : c'était un grand emplacement désert entouré de fossés et à moitié cultivé par des maraîchers qui y faisaient pousser des choux et des salades, mais on ne discute pas les décisions royales. La statue, dont l'exécution fut confiée à

Bouchardon, s'érigea quelques années plus tard au milieu de la place Louis XV; elle représentait le roi à cheval escorté de la Paix, de la Prudence, de la Force et de la Justice.

En 1770, l'architecte Gabriel n'avait pas encore achevé les travaux autour de la place, lorsqu'une épouvantable catastrophe se produisit dans la nuit du 30 au 31 mai.

— Quelle catastrophe, oncle Fred?

— Un incendie, propagé par les fusées du feu d'artifice tiré à l'occasion du mariage du Dauphin, plus tard, Louis XVI, avec Marie-Antoinette d'Autriche. Tous les spectateurs voulurent fuir par la rue Royale. Mais deux cent mille personnes ne s'évadent pas facilement, surtout lorsqu'elles sont prises de panique.

— Il y avait tant de monde que cela?

— Mais oui. D'un côté les gens tombaient dans la Seine, car il n'y avait pas encore de pont; de l'autre, c'était une telle bousculade que la moitié était écrasée, suffoquée, piétinée. Il y eut, suivant un témoin digne de foi, plus de douze cents victimes sans compter toutes celles qui payèrent, plus tard, cette terrible bagarre.

Quelques années après, la place Louis XV était la promenade à la mode en attendant qu'elle devînt la place de la Révolution.

Le 21 janvier 1793, la guillotine était dressée pour la première fois entre les restes de la statue de Louis XV, arrachée de son piédestal et traînée dans la boue, et l'entrée des Champs-Élysées. Je n'ai pas besoin de vous demander, je pense, quelle

tête tomba ce jour-là sous le couteau du bourreau?

— Celle de Louis XVI.

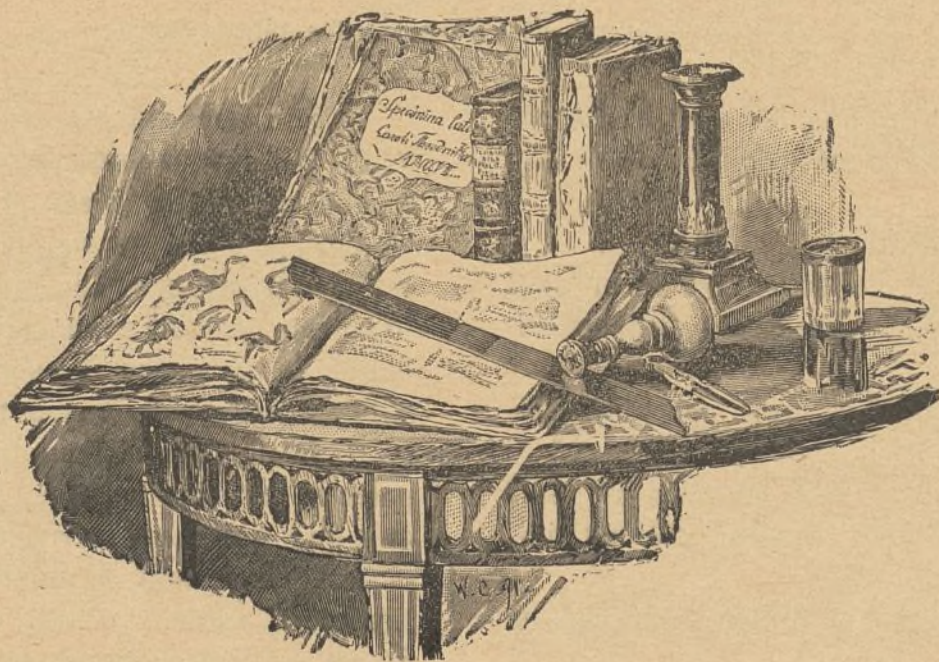
— C'est après cette sombre période de la Terreur que la place de la Révolution prit le nom de place de la Concorde qu'elle conserve encore aujourd'hui.

— N'as-tu pas dit que la place de la Concorde était primitivement entourée de fossés, oncle Fred?

— En effet, mais ces fossés, si dangereux lorsqu'il survenait des paniques, furent comblés en 1844 justement à la suite d'une bousculade dans le genre de celle qui avait si tragiquement marqué le mariage de Marie-Antoinette.

Telle qu'elle est maintenant, la place de la Concorde est assurément la plus belle, sinon la plus vaste du monde, non seulement à cause de sa décoration, mais aussi par la beauté des perspectives qui l'entourent sans la gêner : au midi, le pont de la Concorde dont je vous ai déjà parlé, et le Corps législatif; au nord, les deux magnifiques bâtiments de Gabriel, au milieu desquels s'étend la rue Royale terminée par l'église de la Madeleine; à l'est, les massifs du jardin des Tuileries; à l'ouest, les Champs-Élysées dominés, dans le lointain, par le triomphal Arc de l'Etoile. Les chevaux de Coysevox décorent l'entrée des Tuileries; ceux de Coustou, plus remarquables encore, sont placés à l'entrée des Champs-Élysées. Vous savez peut-être où ils étaient avant leur érection ici?

— Oui, mon oncle, à Marly, sur la terrasse qui terminait les jardins du château.





— C'est bien taillé, mais il faudra recoudre, disait une reine de France à son fils.

Ce conseil aurait été utile à notre entêté qui s'était embarqué dans une aventure, sans en prévoir les conséquences; mais aucune voix ne se fit entendre à Armand, quand il sortit du bazar!...

En constatant la disparition de l'auto, la colère l'étreint :

— On ne m'a pas attendu!... C'est trop fort!

Il inspecte les rues voisines, puis, se frappant le front :

— Que je suis sot! Ces dames goûtent chez le pâtissier!

Il s'y précipite. Hélas! à travers la vitre lumineuse où s'offrent à ses yeux ravis d'appétissants gâteaux, il n'aperçoit aucune silhouette amie. Il pleure, saisi d'une rage intérieure, dont il souffre d'autant plus, qu'il ne peut la crier aux passants.

Une angoisse secrète l'envahit; ses yeux fouillent les carrefours, pas assez cependant pour apercevoir Louis qui, blotti dans l'ombre, se tient prêt à porter secours, en cas de danger.

Le fidèle domestique a vu naître le petit homme. Il est fier de la mission qui lui est confiée, pas fâché, cependant, de voir l'enfant exigeant aux prises avec les difficultés de la vie.

N'a-t-il pas pas été obligé, lui, de se tirer tout seul d'affaire, alors qu'il n'était pas plus haut qu'une botte?

— Bah! on n'en meurt pas, marmotte-t-il.

Depuis longtemps, l'heure du goûter est passée : l'estomac d'Armand le dit en des tiraillements répétés.

D'un geste machinal, le garçonnet ouvre son porte-monnaie : cinq sous! il n'a que cinq sous sur lui!

Impossible de se hasarder chez le glacier à la mode, il se rejette sur un boulanger voisin.

— Combien vos croissants, Monsieur?

— Un sou.

— Et les petits pains?

— Un sou aussi.

— Alors, je choisis le petit pain.

Et tout bas, en sortant, il murmure : « Il est plus gros! »

Et voici qu'il se prend à regretter la salle d'étude qu'il maudit si souvent!

— On y est mieux que dans cette boue, fait-il amèrement.

Il lui semble entendre Simone :

— Regarde les beaux nuages qui courent là-bas, dans le ciel : ils donnent envie de faire comme eux. Oh! un aéroplane qui s'élève de Villacoublay : je voudrais être dedans, et voler, ainsi qu'un oiseau capricieux.

Moins rêveur que la jolie cousine, il ne planerait pas dans les nuages, mais il attendrait la tombée de la nuit; alors il tournerait le bouton électrique dans la chambre chaude et close. Le plateau d'argent apparaîtrait chargé de bonnes rôties ou de gâteaux, avec la théière si bouillante qu'elle chante encore, et le minuscule pot à lait.

Aujourd'hui, ce pain est, décidément, très sec. Il faudrait quelque chose à boire!... Mais quoi? où? Presqu'inconscient, il s'arrête à la devanture d'un café; à travers les glaces étincelantes, il regarde les garçons affairés qui courent d'une table à l'autre, portant les boissons chaudes.

Tout à coup, derrière lui, une voix gouailleuse à l'accent faubourien, s'écrie :

— Ben! qu'est-ce que tu fais là, mon jeune bour-



Combien ces croissants, Monsieur?

geois? T'as un beau couvre-chef, mon gosse! Mince, tu n'es rien chic!

Et comme Armand, apeuré, se retourne, il se trouve en face d'un gavroche de treize à quatorze ans, débraillé, malpropre, qui, du revers de la main, jette le joli feutre gris sur la chaussée. Un autre gamin le ramasse et s'en coiffe.

— Ce que je vais faire le faraud avec cette coiffure.

— Rendez-moi mon chapeau, dit Armand avec colère.

— Ah! Ah! crient les mauvais garçons en chœur, Monsieur se fâche?... Monsieur devient tout rouge!... Va le demander à ta nourrice, moutard!... Et vite..., ou on va te la faire!

« On va te la faire! » Ces mots qu'il n'a jamais entendus paraissent à Armand pleins de menaces. Quoique brave, il sent qu'il n'y a pas à résister à cette troupe hurlante et, rapide, il traverse la chaussée, sous les huées des mauvais gamins qui ont arraché sa cravate et le saluent de son chapeau.

De son coin, Louis a tout vu.

— Ah! mon jeune monsieur, murmure-t-il, ce n'est pas comme cela que je vous présente vos habits!... J'ai peine à vous voir courir ainsi fait..., mais à un chapeau près..., cela vous corrigera. Ah! s'ils vous avaient malmené, c'est une autre histoire : je les aurais massacrés!

Et de l'œil il suit Armand qui se dirige vers la gare.

L'enfant ignore totalement le prix d'un billet : jamais il ne sort qu'accompagné. Toutefois, avec l'aisance qui lui est naturelle :

— Monsieur, pourriez-vous me dire le prix d'un billet pour Ville-d'Avray?

— Cinquante centimes en premières et trente centimes en secondes.

— C'est que je n'ai que quatre sous.

— Que voulez-vous que j'y fasse? Ce n'est pas mon affaire, répond l'employé brutal.

— Monsieur, si vous vouliez, je paierais en arrivant; je suis le fils de...

Mais l'homme interrompt :

— Elle est bonne celle-là! Dans ces conditions, nous en aurions des voyageurs, ajoute-t-il en fermant le guichet, non sans avoir jeté un regard de dédain sur l'enfant sans chapeau, dont les cheveux en désordre, la cravate qui forme ficelle, ne disent rien qui vaille.

Découragé, Armand s'effondre sur le banc, dans un coin de la salle presque déserte.



Rendez-moi mon chapeau, dit Armand avec colère.

A côté de lui, un monsieur bien mis est assis. Il s'approche de l'enfant, dont le paletot arraché laisse entrevoir la chaîne d'or.

— Pourriez-vous me dire l'heure, mon petit ami?

A peine Armand, toujours poli, a-t-il tiré la précieuse montre de son gousset que, brusquement, l'inconnu la lui arrache et s'enfuit.

— Ma montre! la montre que grand'mère m'a donnée pour ma première communion, crie Armand suffoqué.

Il s'élance à la poursuite de l'élégant voleur.

Celui-ci s'est dérobé prestement et c'est en vain que le garçonnet interroge les quatre coins de l'horizon.

Il se heurte à un agent de police :

— Monsieur, Monsieur l'agent, on m'a pris ma montre, ma belle montre en or!

L'agent sévère lui répond :

— Décampe, galopin; des gars faits comme toi n'ont de montre que celle qu'ils ont volée... Allons, décampe, ou je te mène au poste.

Sous cette menace, Armand s'enfuit. Il s'aperçoit alors du désarroi de son accoutrement : ses jolies bottes jaunes maculées de boue, son col froissé, son manteau en lambeaux; soigneux de sa personne, il rajuste tant bien que mal ses habits, tandis que dans la nuit la grosse horloge de l'église jette huit coups.

C'est effrayant ce que chaque son est lent à tomber, et combien triste il résonne aux oreilles du garçonnet.

A nouveau, la faim le harcèle.

Sous le réverbère voisin, bien abrité, un marchand de marrons est installé, contre l'auvent d'une boutique. La lueur de son fourneau jette une note rouge aux alentours, tandis que sa forte voix d'Auvergnat appelle :

— Chauds les marrons!... les marrons chauds!

« J'ai mon affaire », pense Armand qui s'enhardit.

— Quatre sous de marrons, je vous prie?

— Voilà, mon petit Monsieur, je vous les donne, même pour rien, si vous voulez garder ma boutique, le temps que je vais boire un coup.

— Oh! merci! fait Armand qui est fier.

— Mais si, mais si, mettez-vous là, bien au chaud, fait le solide gaillard, en poussant le gamin dans la niche qui lui sert d'abri. Vous crierez de temps en temps : « Chauds, les marrons! » question d'appeler le client. Je vous rapporterai un verre de vin, en remerciement.



Mettez vous là, bien au chaud, fait le solide gaillard.

L'enfant est assis tout contre le réchaud, il mange avidement, il tend ses mains glacées au feu; alors, seulement, il reprend la faculté de penser, tant les faits qui viennent de se succéder ont été rapides.

Ah! que de gorge-chaudes ferait la petite cousine, si elle le savait là, adossé aux sacs de marrons, criant d'une voix qu'il étouffe autant qu'il peut : « Chauds, les marrons! » Il ne voit pas Louis, qui, de l'épicerie en face, rit tant qu'il peut, et se réjouit de divertir l'office, au détriment de l'entêté.

Lui, pense...

Chacun de nous possède en soi des trésors insoupçonnés de tendresse, d'énergie, de résolution. Dans la vie courante, ils sommeillent au fond de nous, nous les connaissons à peine; mais vienne l'heure de l'épreuve et ces richesses reçues au foyer paternel s'ouvrent larges pour nous porter secours.

L'enfance d'Armand, entourée d'affections, bercée de droiture et de récits glorieux, se dresse devant lui, en cet instant de détresse, pour l'inspirer.

« Oh! si je n'avais pas été entêté!... dit-il, maman, maman chérie, je veux te revoir et grand'mère et Simone et tous! Je vais retourner à pied. Huit kilomètres, ce n'est pas loin... Je les ai faits avec papa... Seulement, il y a la forêt à traverser par cette nuit noire! Bah! je veux aller à Saint-Cyr. ., un soldat n'a pas peur! »

A cet instant, l'Auvergnat revient, tenant un verre de vin chaud :

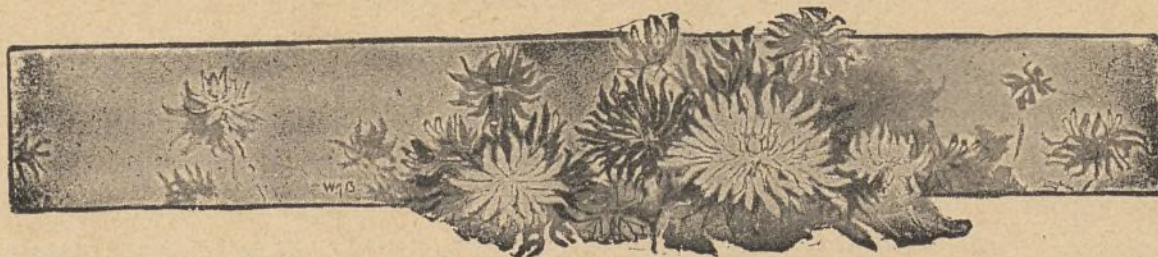
— Buvez cela, et puis, croyez-moi, assez d'école buissonnière, aujourd'hui, allez trouver votre mère... Je voudrais encore avoir la mienne!

Une seconde fois, la vision de sa fine maman passe devant les yeux d'Armand; sans autre confiance, il serre la main du brave homme, et dit seulement :

— J'y vais!

S'il tint cette bonne résolution et comment il fut guéri de son entêtement, c'est ce qui me reste à vous dire.

M. C.





L'HISTOIRE D'UN PETIT POULET BLANC



Là riche moisson d'épis enlevée, il courait, insouciant, les grands champs de Lorraine, en compagnie de ses frères.

Il picorait du matin au soir, libre, à l'air vif qui lui venait de la forêt de Morley. Des bandes de peupliers bordaient sa demeure. A l'heure où le soleil devient rouge, une bonne vieille les rassemblait, jetant quelque vague poignée d'avoine, en criant : « Petits, petits ! »

Alors, ils se réfugiaient tous à la bonne chaleur du poulailler.

C'était un heureux petit coq blanc. Déjà sa crête rouge se dressait fièrement, déjà il se levait sur ses ergots ; de ses jolies plumes, on eût fait d'audacieux panaches de poupées, et, sous les haies, il jacassait avec les poulets, les poulettes, voire même les poussins.

Voilà qu'en une merveilleuse après-midi d'automne, une énorme machine s'arrêta à quelque distance de sa demeure.

Une dame, d'un certain âge, descendit de la voiture, suivie de son fils, un robuste gaillard.

Celui-ci, en compagnie d'hommes sinistres comme lui, se dirigea vers une usine lointaine dont le bruit, apporté par le vent, jetait l'émoi dans le cœur des petits poulets et troublait le calme des grands horizons.

L'étrangère, elle, franchit le seuil de l'humble chaumière. La villageoise, prévenante, lui offrit un siège de bois grossier, et bientôt les deux femmes assises, à l'abri du toit de chaume, devisèrent dans ce paysage d'apaisement.

Les mains croisées sur les genoux, le visage encadré de cheveux blancs, les yeux pâles, calme et digne, la paysanne contait ses peines à la citadine.

— Elle avait eu bien des maux !

Mais ensemble elles sourirent : toutes deux étaient grand'mères !

— Si vous voulez, Madame, dit l'humble femme, je vous donnerai un joli poulet, pour vos petits.

Sans réfléchir à la distance, celle-ci répondit :

— Oh ! je veux bien ! Mes bonnes fillettes seront si contentes d'avoir un petit coq lorrain dans leur poulailler normand ! Il apportera, avec lui, un peu d'air du pays et, au bout de ses pattes, un brin de terre natale. Je gagerais bien qu'il sera le plus déluré de la basse-cour !

Le jeune poulet s'occupait-il de ces discours ?

Avait-il seulement vu la grosse voiture ?

Ah ! oui-da ! avec ses quarante compagnons, il pillait allègrement une gerbe d'orge, oubliée près de la meule penchante.

Dans la chaleur de trois heures, il picotait les graminées, grattait le sol, et n'entendait pas la voix affaiblie de la vieille qui s'égosillait à crier : « Petits !... petits ! »

Le jeune Nicolas, mal chaussé, la culotte éraillée au bon endroit, se mit à leur poursuite ; ce fut une débandade dans la troupe pillarde, ramenée, en désordre, vers le poulailler. Les plus malins s'enfuirent sous les taillis, les bouleaux et les peupliers ; petit



Une bonne vieille les rassemblait en criant : « Petits ! Petits ! »



Le petit coq blanc courut se jeter dans les bras de la paysanne.

coq blanc, dans son inexpérience, courut se jeter dans les bras de la paysanne.

Aussitôt il fut ficelé, aux pattes, aux ailes, et remis à l'étrangère qui l'emporta, se confondant en mercis, après avoir glissé discrètement une pièce blanche dans les mains de Nicolas qui, en signe d'allégresse, se frottait le ventre.

Le prisonnier essaya, d'un coup de bec, de se venger.

— Allons, mon beau, fit la voyageuse, on ne te veut pas de mal!

La bête, calmée, se laissa porter jusqu'à l'auto.

A l'installer dans les couvertures, l'heureuse grand'mère apporta tous ses soins; mais au retour son compagnon se mit à rire.

— Ma pauvre mère, votre coq serait mieux dans la casserole qu'en chemin de fer, et chez moi, ma chienne Bobette n'en ferait qu'une bouchée.

Lié, ballotté, loin des champs où s'était passée son enfance, le petit poulet, dans la course vertigineuse, tremblait d'angoisse et de froid.

Mais quand ils arrivèrent ce fut bien autre chose.

Une vieille cuisinière, semblable aux sorcières d'un autre âge, s'écria :

— Qu'est-ce que Madame veut que je fasse de cette bête-là?

— Rassurez-vous, Vautrine, elle partira dès demain.

— Mais ce soir, mais cette nuit? glapit la vieille.

— Il faut la mettre à la remise.

— Impossible, les rats la mangeront : ils ont dévoré une tourterelle : c'est des douze qu'il en vient!

— Alors, au jardin.

— La Bobette la croquera!

La pauvre grand'mère, son coq blanc toujours sur le bras, était embarrassée...

— Eh bien, je le porte là-haut, dans une chambre inhabitée.

— Madame n'y pense pas..., elle souillera tout!... peut-être sous une caisse à claire-voie. Ah! quel malheur, la sale bête!...

Et la mégère retourna à ses fourneaux.

Grand'mère se consolait de ses déboires, en songeant à la joie des deux petites... Elle installa le volatile, le caressa, lui donna du pain, des graines et un propre baquet d'eau.

Le jour suivant, à la première heure, l'aïeule était à la gare de la petite ville de Souspensée.

— Je voudrais envoyer un poulet vivant en Normandie..., la chose est-elle possible?



Qu'est-ce que Madame veut que j'en fasse?

— Possible, oui, Madame, répondit l'employé en se rengorgeant... ; seulement il y a l'Ouest-Etat!

— Eh bien, l'Ouest-Etat?

— Dame, avec quatre changements de trains, cela fait un long voyage! Chez eux, il y a des chances que la bête se perde ou arrive morte!

La vieille dame vit, par avance, le joli coq blanc jeté d'une main brutale à l'autre, privé d'eau, de nourriture, cahoté comme il l'avait été hier, dans l'automobile.

Ici, il serait dévoré par les rats ou par Bobette.

Alors, découragée, elle donna ordre de le tuer; mais auparavant, malgré les protestations de la cuisinière irascible, la pauvre bête fit un festin royal.

Puis, caressant le poulet blanc :

— Pauvre petit, dit l'aïeule, si j'avais su!... Je t'aurais laissé dans ton beau champ ensoleillé, courir heureux parmi les tiens!

Et voilà pourquoi les petites-filles de cette grand-mère n'eurent pas de coq lorrain.

BRUYÈRE.

ANECDOTES

La mort de Lulli.

Le célèbre musicien Lulli dirigeait son orchestre avec un bâton de grande taille, mesurant près de 2 mètres. Il s'en servait pour battre la mesure de bas en haut. Parfois même, il l'utilisait pour corriger les musiciens, qu'il frappait, de la sorte, à distance. Heureusement que les perruques longues, alors à la mode, amortissaient un peu les coups.

A la suite d'une convalescence de Louis XIV, il avait composé un *Te Deum*, et il en dirigeait, un jour, l'exécution dans l'église des Feuillants de la rue Saint-Honoré.

Dans un accès de colère, il battit si vivement la mesure avec son long bâton, qu'il se frappa violemment le bout du pied. Une blessure en résulta, qui lui le força à s'aliter.

— Il faut vous faire couper le petit doigt, déclara son médecin.

Lulli se retourna dans son lit et ne souffla mot.

Le lendemain, le docteur lui disait :

— Il faut vous faire couper le pied.

Lulli feignit de dormir.

Le surlendemain, le mal avait empiré.

— Il faut vous faire couper la jambe, conclut la Faculté.

Un jour plus tard, Lulli demandait :

— Que faut-il faire?

— Rien : vous êtes un homme mort.

Et il expira le 22 mars 1687, à 54 ans.

Problème curieux.

Un homme marcha un jour un très beau cheval. Le marchand demanda à l'acquéreur de lui donner seulement le prix du vingt-quatrième clou des fers du cheval, en supposant que le premier clou vaille un centime, le second deux centimes, le troisième quatre, le cinquième huit, le sixième seize, et ainsi de suite, toujours en doublant. L'homme, croyant faire une bonne affaire, accepta le marché. Lorsque le compte fut terminé, il se trouva que l'animal revenait à 83,886 francs, 8 centimes. Heureusement, il put se dédire et s'aperçut que son vendeur avait voulu le mystifier.

Gaston est curieux.

Gaston est parti se promener avec ses parents; il voit défilier un régiment, musique en tête.

Des acclamations retentissent de toutes parts.

— Comme c'est beau! s'écrie Gaston; mais à quoi servent donc ceux qui ne font pas de musique?

Echange.

— Tu as bien tort de ne pas prendre mon timbre contre ta toupie!

— Mais ton timbre est nouveau, il ne vaut rien!

— Maintenant, sans doute! mais dans cent ans, tu pourras le vendre ce que tu voudras!



La lourde porte du pensionnat s'ouvre et se ferme sans relâche : c'est la rentrée.

Dans le grand parloir austère, avec ses sièges raides et ses tableaux d'honneur appendus au mur, des fillettes, remuantes de vie, courent, se retrouvent, s'embrassent.

Les grandes causent discrètement, les petites se racontent leurs vacances : elles amplifient, au point d'en faire de purs contes de fées.

Un groupe se forme.

— Tiens ! voilà une « nouvelle ».

Celle qu'elles désignent ainsi est là, isolée dans un coin, l'âme encore tout endolorie du dernier baiser qu'elle vient de donner à sa mère.

Ses neuf ans la font grande, mince, avec un joli visage timide, au teint blanc, aux grands yeux doux et caressants, qui ont maintenant la tristesse de regard d'une biche poursuivie par le chasseur.

Thérèse est vêtue simplement : une robe très courte, en tartan écossais sombre, vert et bleu, qu'égaye une ligne jaune ; des bottines noires extrêmement soignées, des chaussettes de même couleur dégagent ses jambes bien campées. Un nœud bleu lavande éclaire ses cheveux châtains, ondulés, longs, superbes qui tombent sur ses épaules.

— Comment vous appelez-vous ? demande la première petite fille.

— Thérèse.

— Que fait votre papa ? continue une curieuse.

— Papa est mort, répond Thérèse les yeux brillants, sous l'effort qui retient les larmes.

— Votre maman a-t-elle un bel appartement ?

— Mais oui ! dit l'enfant, étonnée de la question.

— C'est votre plus jolie robe ? interroge une troisième, tournant et retournant autour de la

« nouvelle » comme autour d'un objet curieux.

— Je ne sais pas, balbutie l'étrangère..., je ne crois pas.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas mise alors ? riposte la petite pimèche.

— Parce que maman m'a dit de mettre celle-ci.

— Avez-vous des bagues ? continue ce futur juge d'instruction.

— Non, avoue Thérèse, qui voudrait se sauver, retrouver son petit Jacques. Lui, ne s'occupe guère de sa toilette : plus elle est simple, plus on s'amuse !

Et juste, comme elle pense à ce gentil frère aimé, les cruelles crient en chœur :

— Avez-vous des sœurs ?

— J'ai mon petit Jacques ! murmure-t-elle dans un sanglot.

Alors, les fillettes sont embarrassées.

— Il ne faut pas pleurer disent-elles, vous verrez, vous vous amuserez très bien... Allons, on va jouer !

Mais une jalouse ajoute :

— Vous savez, on ne vous laissera pas vos cheveux comme cela : voyez comme vous serez coiffée.

Et elle montre ses cheveux à elle, tirés, bien serrés dans un filet noir, arrêté par un simple velours.

Qu'importe à Thérèse ? Ce qu'elle sait, c'est que maman ne nouera plus sa grosse boucle le matin, en lui donnant un long baiser.

Désespérée, elle se laisse entraîner dans une ronde qui s'élargit d'instant en instant.

« La soupe aux choux se fait dans la marmite, dans la marmite, se fait la soupe aux choux ! »

Des voix aigrettes, aiguës chantent ce refrain, en des bonds, qui, tour à tour, font passer les unes sous les bras des autres. Ce tumulte grandissant, cette course échevelée, achèvent le désarroi de Thérèse qui roule maintenant sans avoir la force de penser.



« Comment vous appelez-vous ? », demande la première.

Une cloche interrompt le vacarme.

— Donnez-moi la main, et suivons les rangs en silence; vous vous habituerez, dit gentiment une fillette, dont la poitrine est traversée d'un ruban bleu (le ruban d'honneur). Geneviève n'a pris aucune part, tout à l'heure, à l'interrogatoire infligé à la nouvelle venue.

Elles suivent les longs couloirs, éclairés de loin en loin d'un pâle lumignon, qui fait le réfectoire très loin.

— Je ne sais pas, fait, indécise, la petite qui se noie dans ce déluge de questions.

Heureusement, le gentil ruban d'honneur vient à son secours, et Thérèse est soulagée de retrouver le lit de sa nouvelle amie, à côté du sien, dans le grand dortoir où les couchettes sont côte à côte, sans un rideau, avec une pauvre chaise qui les sépare.

L'enfant attend que les lampes soient baissées, pour se glisser furtivement dans ses draps, et là, elle éclate en longs sanglots étouffés....



Elle se laisse entraîner dans une ronde.

Ce calme du cloître apaise Thérèse : au moins, ici, personne ne fouille en son âme, en sa vie, comme en un bazar.

Elle se trouve perdue devant les tables immenses, où rien ne lui rappelle la maison, sauf sa timbale d'argent, marquée d'un vilain numéro, qui porte son nom.

Et le brouhaha recommence, car le silence est levé en l'honneur du retour. C'est effrayant, toutes ces petites filles qui jacassent, gesticulent.

Déjà ses voisines l'interrogent à nouveau.

— Vous n'avez jamais été en pension?

— Non, répond l'enfant.

— Votre maman a-t-elle de belles robes?

— Oh! oui, reprend Thérèse avec ferveur.

En son cœur affectueux, elle pare sa mère de toutes les beautés.

— Alors, elle est riche? conclut son interlocutrice.

Vienne l'an prochain, et Thérèse reviendra rieuse, en cette maison, où ne l'attendra plus l'inconnu.

Toutes ces petites têtes, qui reposent maintenant sur les oreillers blancs, et qui le jour font son épouvante, seront ses amies.

Ne les croyez pas méchantes : elles ne sont que bavardes, indiscretes, et les indiscrets sont peu délicats.

En ce soir d'isolement, Thérèse dresse au fond de son cœur un temple à la Discretion. Elle y apprendra à taire un secret, et, mieux encore, à ne pas mendier une confidence.

Vienne « une nouvelle » Thérèse l'accueillera, l'habituera à sa vie, mais, ainsi que fit pour elle le gentil ruban d'honneur, elle respectera cette tristesse, sachant que chaque question retourne le fer dans la plaie de cette pauvre âme, pleine encore de la douce maison qu'elle vient de quitter!

BRUYÈRE.

LE POIRIER ENCHANTÉ

LÉGENDE FLAMANDE (suite).

Du haut de son poirier, la Mort, naturellement, ne pouvait plus vaquer à ses affaires. Pendant la première semaine, on ne s'en aperçut pas, mais, au bout d'un mois, on commença à trouver extraordinaire qu'il n'y ait pas eu un seul décès à Esquerchin. Les plus malins du village pensèrent à se renseigner dans les villages voisins et ils ne furent pas peu surpris d'apprendre qu'à Gœulzin, comme à Cantin, comme à Esquerchin, aucun enterrement n'avait eu lieu. De mémoire d'homme pareille chose ne s'était vue et on ne savait qu'en conclure lorsqu'on découvrit qu'il en était de même, non seulement dans les grandes villes environnantes, mais encore dans toutes les Flandres, en France, en Belgique, en Hollande, en Suède, et même en Russie.

Une année entière passa pendant laquelle les choses restèrent dans le même état : du 1^{er} Janvier à la Saint-Sylvestre, aucun décès ne survint; une autre année s'écoula encore, puis une autre, puis une autre : les hommes étaient devenus immortels! Les malades guérissaient comme par enchantement sans demander le médecin et il y eut, en Flandre, plus de réjouissances publiques en un mois qu'il n'y en avait eu depuis les temps les plus reculés.

Et les ans continuèrent à s'amasser sur la tête des vieillards qui ne mouraient plus!

Une cinquantaine d'années s'étaient écoulées depuis le jour où la mère Misère avait joué à la Mort le mauvais tour de la faire monter dans son poirier.

On voyait couramment des pauvres vieux de cent vingt, cent trente, cent quarante ans, aveugles, sourds, paralysés et dans un état de décrépitude à faire pitié. Les plus valides sortaient de leurs mai-

sons appuyés sur deux bâtons pour jouir des rayons du soleil, tandis que les autres, incapables de bouger, se lamentaient au fond de leurs lits et appelaient la Mort à grands cris.

Mais la Mort ne venait pas, et pour cause!

Ce qui devait arriver arriva.

Il y eut tant de vieillards infirmes qu'on fut obligé de construire des hospices dans lesquels on les rassembla pour les soigner. C'était encore le meilleur moyen; mais bientôt les hospices furent insuffisants, il fallut en construire d'autres, et la moitié de la population fut occupée, dans ces bâtiments, à soigner l'autre moitié.

Une autre conséquence de l'immortalité, ce fut l'absence d'héritages. Les notaires faisaient faillite et les dernières générations étaient plus pauvres que Job, puisqu'elles avaient encore des parents, des grands-parents, des bisaïeuls, des trisaïeuls, des quatrisaïeuls qui conservaient leurs biens.

Vint la famine. Les hommes connurent toutes les souffrances de la faim, mais ils n'en moururent pas...

La mère Misère n'avait donc pas de cœur pour laisser s'accomplir tous ces maux, quand, d'une parole, elle aurait pu arrêter le désastre?

Hélas! La pauvre mère Misère n'était pas aussi



On voyait de pauvres vieux dans un état de décrépitude à faire pitié.

coupable que vous le croyez ; les ans s'accumulaient aussi sur sa vieille tête branlante et, comme elle était quasi sourde et aveugle, elle ignorait ce qui se passait autour d'elle. Elle ne sortait plus guère de sa maison et vivait d'aumônes que lui apportaient les gamins du village.

Voyant cette calamité, qui menaçait de durer éternellement, les médecins résolurent de s'assembler en congrès afin de chercher un remède à la vie. Il en vint de toutes les parties du monde et cela fit une assemblée des plus bizarres dans laquelle les nègres les blancs, les jaunes, les rouges voisinaient.

Ils commencèrent par inventer une guerre qui détruirait une bonne moitié du genre humain. La guerre eut lieu, de malheureux soldats revinrent couverts de blessures, mais aucun ne périt.

Les médecins songèrent alors aux poisons. Ils en composèrent de subtils qui déterminèrent d'atroces souffrances sans faire leur effet habituel. C'était à désespérer.

Après avoir essayé divers moyens inefficaces, les médecins des cinq parties du monde retournèrent chez eux, convaincus qu'un miracle seul pourrait les tirer d'embarras. Et ils se mirent à implorer le ciel.

Or, l'un deux, en regagnant sa demeure, passa devant la maison de la mère Misère. C'était un honnête médecin, qui avait tué pas mal de monde dans le temps et qui se désolait de voir tous ses malades guérir. Il s'appelait Bienvenu.

Comme il passait devant la maisonnette en ruines, il entendit une voix qui disait plaintivement :

— Docteur Bienvenu, arrêtez-vous, je vous prie. Étonné, il regarda autour de lui et ne vit rien

d'autre que la vieille bicoque avec ses fenêtres mal jointes et ses portes branlantes. Mais comme la voix reprenait :

— Docteur Bienvenu, arrêtez-vous et délivrez-moi.

Il eut l'idée de pénétrer dans le petit jardin, contourna la maison et découvrit le poirier sur lequel la Mort était perchée.

— Bah ! dit-il au comble de l'étonnement en écarquillant ses yeux, que faites-vous là, la vieille ?

— Rien, et c'est bien ce qui me désole, mais je ne puis arriver à descendre de ce maudit poirier.

— Attendez, je vais vous aider ; donnez-moi la main et n'ayez pas peur, je ne vous laisserai pas choir, je suis trop content de vous avoir retrouvée. Si vous saviez comme on s'ennuie après vous dans le monde...

— Je m'en doute bien, dit la Mort.

Et elle tendit sa longue main sèche au docteur Bienvenu qui la prit dans la sienne.

La Mort fit un tel effort pour quitter l'arbre que le docteur fut soulevé de terre et saisi immédiatement par les branches du poirier qui ne le lâchèrent plus.

Vous pensez quel émoi ce fut dans le village lorsqu'on s'aperçut de la disparition du docteur Bienvenu ! Quelques-uns pensèrent qu'il avait été faire un petit voyage, d'autres suggérèrent l'idée qu'il se cachait parce qu'il n'avait pu réussir à trouver le moyen de tuer ses semblables, d'autres encore crurent qu'il était peut-être mort, ce qui causa une émotion profonde... Comment avait-il fait ? Que lui était-il arrivé ?

Au comble de la curiosité, les habitants d'Esquer-



Il vint des médecins de partout.

chin résolurent de battre tout le village pour retrouver leur docteur et de ne laisser aucun recoin inexploré, n'eût-il qu'un demi-mètre de surface!

Ils s'organisèrent en expédition et commencèrent par fouiller les rues du village et par pénétrer dans toutes les maisons, puis ils parcoururent les champs et commençaient à se désoler du peu de succès de leurs recherches lorsqu'ils se rappelèrent la maison de la mère Misère, située à l'écart, sur une route où il ne passait presque jamais personne.

Ils approchaient lorsqu'ils entendirent les cris de: «Al'aide! Au secours!» prononcés par une voix épuisée.

— C'est lui, je reconnais sa voix, dirent quelques-uns.

Et ils se précipitèrent dans l'enclos où, perchée sur son poirier, la Mort attendait sa délivrance en compagnie du docteur Bienvenu.

— Que faites-vous là, docteur, s'écrièrent cent voix à la fois.

— J'ai retrouvé la Mort, je me doutais qu'elle était par ici, mais je ne sais comment cela se fait, nous ne pouvons descendre de ce poirier.

— Qu'à cela ne tienne, nous allons vous aider. Donnez-nous la main. Vous y êtes?

— Oui.

— N'ayez pas peur, nous tirons.

Mais ils eurent beau tirer, ni le docteur Bienvenu, ni la Mort ne descendirent du poirier. Au contraire, tous ceux qui s'approchaient de l'arbre pour prendre part au sauvetage ne pouvaient plus s'en échapper et bientôt l'arbre fut couvert de grappes d'hommes cramponnés les uns aux autres sans qu'un seul tombât du poirier ensorcelé.

Mais les assaillants faisaient tant de vacarme que la mère Misère, toute sourde qu'elle fût, finit par percevoir un bruit insolite. Elle quitta son escabeau

et, à pas chancelants, se dirigea vers son enclos afin de demander la cause de cette rumeur. Quelqu'un lui ayant expliqué ce qui se passait-elle, se rappela tout à coup sa mauvaise plaisanterie et elle comprit tout le mal qu'elle avait engendré.

— Ecoutez tous, dit-elle, aussi fort qu'elle put. Aussitôt le silence se fit.

— Je sais pourquoi la Mort est sur ce poirier et je peux la délivrer, mais à une seule condition.

— Laquelle? dis vite.

— C'est qu'elle ne viendra nous chercher, Drago et moi, que lorsque je l'aurai appelée trois fois.

La Mort fit bien quelques difficultés pour accepter cette condition, mais comme la mère Misère faisait mine de rentrer dans sa demeure, elle se décida brusquement et s'écria:

— J'accepte! j'accepte! saint Wanon se débrouillera avec notre maître.

— Dans ce cas, vous pouvez descendre, dit la mère Misère.

En un bond, la Mort fut à terre, ainsi que tous ceux qui avaient tenté de la délivrer.

Elle s'était reposée si longtemps qu'elle avait hâte de reprendre sa besogne. Aussi se

remit-elle immédiatement à l'ouvrage. Mais elle était assaillie de tant de demandes qu'elle ne savait par quel bout commencer. Tout le monde voulait passer à la fois.

Heureusement, les médecins étaient pleins de bonne volonté, et ne demandèrent pas mieux que d'aider la Mort, si bien qu'en quelques jours l'ordre fut rétabli et il n'y eut plus un seul vieillard âgé de plus de 90 ans dans le monde entier, à l'exception de la mère Misère qui jouissait d'une faveur spéciale.

Eh bien! la mère Misère est toujours du monde, elle n'a jamais pu se décider à appeler la Mort, seulement une seule fois.



Je viens vous aider.

HISTOIRE ET HISTORIETTES

C'est au commencement du dix-huitième siècle que naquit, à Paris, Charles-Simon Favart qui devait obtenir plus tard une si grande renommée en composant des vaudevilles.

Son père, qui était pâtissier, avait acquis, lui aussi, une grande réputation, en inventant une manière de faire les échaudés et comme, tout en manipulant les œufs, le beurre et la farine il composait des chansonnettes rimées, l'enfant fut de bonne heure à bonne école.

A sept ans, il était si bien doué déjà sous le rapport de l'esprit, que son père résolut de lui faire donner de l'instruction, au lieu de l'employer à cuire les échaudés et il le plaça en pension chez un « maître ès arts » comme on disait alors. Il en sortit trois ans après pour entrer au collège Louis-le-Grand, où il se fit remarquer par son intelligence et la vivacité de son esprit.

Ses études classiques n'étaient pas encore terminées, lorsque son père mourut subitement. Sa mère n'avait pas d'autres ressources que la petite boutique, où elle et son mari avaient travaillé pendant si longtemps. Aussi, le jeune Favart n'hésita-t-il pas à abandonner les vers latins pour venir prendre la direction de la pâtisserie. Il revêtit bravement le bonnet et le tablier blancs, et se mit à fabriquer brioches et échaudés, comme s'il n'avait jamais fait que cela de sa vie.

Mais, tandis que ses mains étaient occupées à ces besognes vulgaires, son esprit travaillait sans cesse et tout, en surveillant son four du coin de l'œil, il

composait des vaudevilles à la fin desquels il ne manquait jamais d'ajouter, en manière de plaisanterie, cette formule : *Bon à mettre au four*. Il avait en effet si peu d'illusion sur son talent, qu'il pensait sincèrement que ses manuscrits ne lui serviraient jamais qu'à allumer son feu.

Un beau jour, il se décida tout de même à porter à un directeur de théâtre *Les deux Jumelles*. La pièce fut acceptée et valut à son auteur, dès la première représentation, un succès complet.

Le jeune Favart qui, naturellement, avait assisté au spectacle, s'échappa avant la fin, pour pouvoir faire part plus vite à sa mère de son triomphe. Il trouva cette dernière touteréjouie déjà par une forte commande d'échaudés qui venait de lui être faite.

— Un bonheur n'arrive jamais seul, vois-tu, fils, dit la pâtissière en embrassant le poète. Mais nous aurons tout le temps de nous réjouir demain. La commande est pressée et, ce soir, il faut mettre la main à la pâte.

— Mettons-la tout de suite, dit joyeusement le jeune homme. Le temps seulement de changer mon habit et je reviens.

Quelques minutes plus tard, coiffé du bonnet de coton et enveloppé dans un tablier blanc le poète se mettait à la besogne.

Il était très affairé au milieu de ses ustensiles culinaires lorsqu'il entendit des chevaux piaffer devant la porte. Risquant un œil au dehors, il aperçut un carrosse qui s'arrêtait devant la boutique. C'était celui d'un riche financier très connu à Paris.



Il composait des vaudevilles.

— Je voudrais, dit cet opulent personnage en franchissant le seuil, parler à M. Favart, l'auteur de ce vaudeville qui m'a si fort charmé toute la soirée. Est-il à la maison?

— Il vient justement de rentrer du théâtre, dit le jeune homme honteux de son accoutrement et se faisant passer pour un simple mitron. Si vous voulez avoir la bonté d'attendre quelques instants, je vais l'aller prévenir.

Ce disant, le jeune Favart essuie ses mains couvertes de farine, avance un siège au visiteur et disparaît dans la chambre située derrière la boutique pour y changer rapidement de costume et de coiffure. Mais il avait compté sans la porte vitrée qui séparait les deux pièces et dont les carreaux n'étaient obstrués que par de méchants rideaux de mousseline. Le financier put donc suivre tout à son aise, la transformation du pâtissier en poète!

Dans une toilette très correcte, l'auteur des *Deux Jumelles* reparut dans la boutique, mais il ne fallut qu'un coup d'œil au visiteur pour se convaincre qu'il avait bien devant les yeux le même individu que quelques instants auparavant.

— Monsieur, dit-il, permettez-moi de vous féliciter du succès que vous venez de remporter au théâtre. Le directeur m'a dit que vous n'aviez guère d'argent; comme j'en ai passablement pour mon compte, je pense que nous pourrions peut-être nous entendre. Je donne quelquefois des fêtes chez moi et j'aurais besoin de quelqu'un d'entendu pour les diriger et faire des couplets de circonstance. Demain, justement, c'est la fête de ma femme et je serais ravi de lui faire quelque jolie surprise. Je vais donc, si vous le voulez bien, vous emmener dans mon carrosse afin que nous ne perdions pas de temps, car j'habite, en

ce moment, mon château des environs de Paris.

— Je suis très sensible à l'honneur que vous voulez bien me faire, dit Favart ne sachant comment concilier son désir de partir avec la besogne pressée qui l'attendait, mais ce soir il m'est impossible de m'absenter.

— Impossible! Que cela est donc contrariant! Mais êtes-vous bien sûr qu'en donnant des instructions à vos garçons vous ne pourriez les laisser seuls pendant une journée. Celui qui m'a reçu tout à l'heure m'a l'air d'un gaillard sur lequel vous pouvez compter comme sur vous-même.

— En effet, dit Favart en riant et en se décidant à cesser la comédie qu'il jouait depuis quelques instants. Mais, pour vous dire la vérité, ce garçon-là... c'est moi-même.

— Puisque nous parlons nettement, je m'en doutais bien un peu, dit le financier en mêlant son rire à celui du jeune homme, car, à travers ce léger rideau, je vous ai vu changer d'habit aussi bien que si j'avais été dans votre propre chambre. Ça, venez que je vous embrasse, car j'aime à voir que vous ne rougisiez pas d'un travail qui n'a rien que d'honnête. Combien vous faut-il de temps pour finir votre besogne?

— Deux heures.

— Eh bien, travaillez en paix; dans deux heures, je repasserai vous prendre.

Deux heures après, les échaudés dorés étant majestueusement empilés sur le comptoir, Favart montait dans le carrosse du financier, exact au rendez-vous.

Le poète remporta, par la suite, de si brillants succès au théâtre qu'il put renoncer à la pâtisserie et se donner tout entier à la carrière pour laquelle il était si richement doué.



Je voudrais parler à M. Favart.

RÉCRÉATIONS

Charade.

Mon un est une note de musique;
C'est un adjectif également.
Mon deux est l'aspect magnifique
D'un devoir fait très proprement.
Mon tout est le nom pacifique
D'un être au doux miaulement,
D'un calme animal domestique
Rempli de grâce et d'enjouement.



Mots en parallélogramme.

.
.
.
.
.

Ecrire cinq fois le même mot au sens horizontal.
Sens vertical : Tête de hussard. — Appel. —
Interjection. — Bon ou mauvais sort. — Fraction
du temps. — Département français. — Animal sau-
vage. — Ile ou note. — Souvent muet.



Mots carrés syllabiques.

.
.
.

— Sur mer souvent, chose effrayante,
On le subit dans la tourmente.
— Objet craignant le moindre choc,
Que l'on transporte d'un seul bloc.
— Quand vient l'hiver et son cortège,
Elle brille comme la neige.
Cherchez ce problème amusant,
Et simple à trouver, sûrement.

Les jeux innocents.

Comment l'aimez-vous?

1. — Fermé.

2. — Final.

Où le placez-vous?

1. — Au bout du bras.

2. — Dans un livre.

Qu'en faites-vous?

1. — Une défense.

2. — Un signe en grammaire.



Mots en chevrons.

.
.
.
.
.

— Tantôt fermé, tantôt muet.
— C'est plus que deux fois, en effet.
— C'est une mesure métrique
Qu'on trouve dans l'arithmétique.
— Chaîne importante du Midi,
Où l'air pur est plus attiédi.



Métagramme.

— Je le cherche dans toute chose,
Et, par lui, je vois tout en rose.
— Couvre le corps de l'animal,
De l'homme, du chien, du cheval.
— Un ustensile de ménage
Qui vous est utile, je gage.
— Près de sa mère, il est charmant;
Il est toujours en mouvement.

A. MUSETTE.

SOLUTIONS DES RÉCRÉATIONS DU 1^{er} NOVEMBRE

Charade.

EPI - NETTE;
EPINETTE

Mots carrés syllabiques.

COU R A G E
R A P I D E
G E D E O N

Homonymes.

Seine, Senne, Cène, scène, saine.

Les jeux innocents.

1. — Fait.

2. — Faix.

3. — Fée.

Mots décroissants.

B A B E L
A B E L
B E L
E L
L

Mots en croix.

M
A
M A R I E
G
U
E
R
I
T
E